

# *À une Muse folle*

*Allons, insoucieuse, ô ma folle compagne,*

*Voici que l'hiver sombre attriste la campagne,*

*Rentrons fouler tous deux les splendides coussins ;*

*C'est le moment de voir le feu briller dans l'âtre ;*

*La bise vient ; j'ai peur de son baiser bleuâtre*

*Pour la peau blanche de tes seins.*

*Allons chercher tous deux la caresse frileuse.*

*Notre lit est couvert d'une étoffe moelleuse ;*

*Enroule ma pensée à tes muscles nerveux ;*

*Ma chère âme ! trésor de la race d'Hélène,*

*Verse autour de mon corps l'ambre de ton haleine*

*Et le manteau de tes cheveux.*

*Que me fait cette glace aux brillantes arêtes,*

*Cette neige éternelle utile à maints poètes  
Et ce vieil ouragan au blasphème hagard ?  
Moi, j'aurai l'ouragan dans l'onde où tu te joues,  
La glace dans ton cœur, la neige sur tes joues,  
Et l'arc-en-ciel dans ton regard.*

*Il faudrait n'avoir pas de bonnes chambres closes,  
Pour chercher en janvier des strophes et des roses.  
Les vers en ce temps-là sont de méchants fardeaux.  
Si nous ne trouvons plus les roses que tu sèmes,  
Au lieu d'user nos voix à chanter des poèmes,  
Nous en ferons sous les rideaux.*

*Tandis que la Naiade interrompt son murmure  
Et que ses tristes flots lui prêtent pour armure  
Leurs glaçons transparents faits de cristal ouvré,  
Échevelés tous deux sur la couche défaite,*

*Nous puiserons les vins, pleurs du soleil en fête,*

*Dans un grand cratère doré.*

*À nous les arbres morts luttant avec la flamme,*

*Les tapis variés qui réjouissent l'âme,*

*Et les divans, profonds à nous anéantir !*

*Nous nous préserverons de toute rude atteinte*

*Sous des voiles épais de pourpre trois fois teinte*

*Que signerait l'ancienne Tyr.*

*À nous les lambris d'or illuminant les salles,*

*À nous les contes bleus des nuits orientales,*

*Caprices pailletés que l'on brode en fumant,*

*Et le loisir sans fin des molles cigarettes*

*Que le feu caressant pare de collerettes*

*Où brille un rouge diamant !*

*Ainsi pour de longs jours suspendons notre lyre ;*

*Aimons-nous ; oublions que nous avons su lire !*

*Que le vieux goût romain préside à nos repas !*

*Apprenons à nous deux comme il est bon de vivre,*

*Faisons nos plus doux chants et notre plus beau livre,*

*Le livre que l'on n'écrit pas.*

*Tressaille mollement sous la main qui te flatte.*

*Quand le tendre lilas, le vert et l'écarlate,*

*L'azur délicieux, l'ivoire aux fiers dédains,*

*Le jaune fleur de soufre aimé de Véronèse*

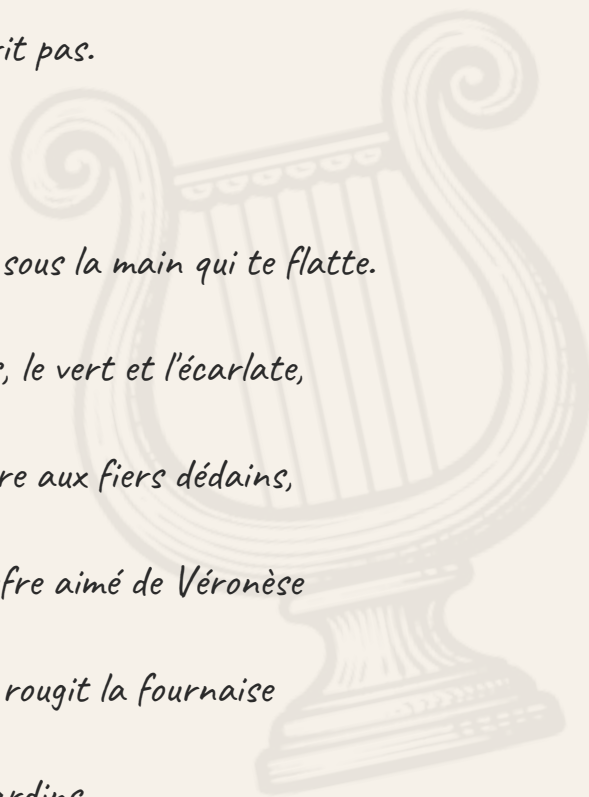
*Et le rose du feu qui rougit la fournaise*

*Éclateront sur les jardins,*

*Nous irons découvrir aussi notre Amérique !*

*L'Eldorado rêvé, le pays chimérique*

*Où l'Ondine aux yeux bleus sort du lac en songeant,*



Où pour Titania la perle noire abonde,  
Où près d'Hérodiade avec la fée Habonde  
Chasse Diane au front d'argent !

Mais pour l'heure qu'il est, sur nos vitres gothiques  
Brillent des fleurs de givre et des lys fantastiques ;  
Tu soupîres des mots qui ne sont pas des chants,  
Et tes beaux seins polis, plus blancs que deux étoiles,  
Ont l'air, à la façon dont ils tordent leurs voiles,  
De vouloir s'en aller aux champs.

Donc, fais la révérence au lecteur qui savoure  
Peut-être avec plaisir, mais non pas sans bravoure,  
Tes délires de Muse et mes rêves de fou,  
Et, comme en te courbant dans un adieu suprême,  
Jette-lui, si tu veux, pour ton meilleur poème,  
Tes bras de femme autour du cou !

*Théodore de Banville (1823–1891)*

